



[...]

L'arrêt de bus est tout près de la maison. Durant les quelques pas qui m'y mènent, j'ai le temps de réajuster mon blouson, de me repasser machinalement une main dans les cheveux. Nous sommes mardi, et j'emprunte le chemin du collège pour la quatrième rentrée, sans savoir avec qui je partagerai l'année. Je ne suis pas allée demander la liste des classes pour savoir qui serait là ou non. Dès mon arrivée devant la grille métallique, mes amies Eve, Lili et Juliette se dirigent vers moi pour m'apprendre qu'elles seront mes camarades de cours cette année. Je les écoute, tout en jetant un regard circulaire. Je fais cela souvent depuis quelques mois, par crainte du regard des autres. Pour l'instant, ici et là, tout le monde se raconte les belles histoires de l'été, les souvenirs qui vont s'effacer comme les visages au teint hâlé, comme les chevelures dorées par le soleil. Une fois les portes des salles de cours franchies, il sera question d'horaires, de matériel à acheter. Ce sera l'heure des derniers rires avant les épreuves et les soirées d'étude. Moi, j'ai l'impression de pénétrer dans la cage aux fauves, car je les ai vues, celles que j'ai tenté d'oublier pendant deux mois. Elles ne sont pas toutes là, derrière Emilie, l'habituelle meneuse, ou Alice, qui prend souvent le relais quand elle n'est pas là. J'imagine qu'elles ont eu le temps d'inventer de nouvelles vexations dont je serai la victime.

L'an dernier, lors des repas que je prenais à la cantine, les filles de la bande s'installaient à la table la plus proche, de préférence derrière moi, en faisant fuir ceux qui voulaient s'installer là. Dans ce cas, je pouvais recevoir des morceaux de nourriture, ou alors l'une d'elles se levait, un verre d'eau à la main, et, faisant mine de trébucher, elle m'en versait le contenu sur la tête. Mais ça pouvait être de la sauce tomate ou de la purée chaude. J'ai ressenti mes premières douleurs à l'estomac à cette période, en quatrième. Souvent, j'évitais d'aller manger pour ne pas être la cible d'un nouveau jeu. Dans la cohue et le bruit du réfectoire, jamais un surveillant n'est intervenu. Mes parents payaient des repas que je ne prenais plus.

Pour l'instant, je souris à ce qui m'entoure, prends une belle bouffée d'oxygène en essayant de me concentrer sur ce que dit le professeur d'anglais. Au petit déjeuner, je me suis fait violence pour manger comme je le faisais normalement pendant les vacances. Même si, depuis quelques jours, je sentais la pression monter en repensant à l'année précédente, quand, pendant le dernier trimestre, je me suis mise à avoir peur de tout, comme si les bonnes et les mauvaises choses se retrouvaient au fond du même sac. Quand on a peur, on ne croit plus en rien, ni aux belles choses, ni à ceux qui vous disent qu'ils vous aiment. C'est le jour de la première agression au réfectoire que tout a vraiment commencé. Le vent s'est mis à souffler dans ma tête parmi les voix qui me harcelaient. Pendant longtemps, je n'ai pas utilisé ce verbe : harceler.

— Laure, tu vas bien ?

— Oui, pourquoi ?

Je répondais toujours oui, parce que c'est plus commode que d'avoir à expliquer, à chercher les idées qui ne sont plus à leur place. C'était une bataille qui commençait, et je ne savais rien des vraies. Pas les petites chamailleries des cours de récré, les fâcheries qui durent le temps de deux ou trois regards noirs, quelques mots balancés à la volée.

Une bataille, on ne sait pas comment ça commence. [...]